

Homère semble ridicule d'abord qu'on le lit, parce que, le lisant avec peine et fort lentement, on s'attache seulement à l'élocution, qui semble toute remplie de licences affectées pour faire le vers, au style qu'on trouve tout à fait simple et grossier, et à quelques particularités de la manière de vivre des hommes qu'il décrit, qui nous paraissent extrêmement basses.

D'ailleurs, on n'y voit point ce qu'on a accoutumé d'estimer dans nos poèmes, des pointes, des allusions ingénieuses, des sentences brillantes, des sentiments tendres, des générosités extraordinaires, et tout ce qui nous fait récrier sur certains endroits. On sait néanmoins qu'Homère a été vanté par toute l'Antiquité, plus qu'aucun autre écrivain que nous connaissions ; et que les ouvrages étaient presque autant respectés chez les Grecs, que la Bible l'est parmi nous. (...) On a peine à se déterminer là-dessus ; on n'ose pas accuser les anciens de peu d'intelligence dans la poésie, car on est trop convaincu qu'ils s'y connaissaient très bien ; et on ne voit pas de raison qui les obligeât de trahir la vérité pour louer Homère.

Mais d'un autre côté, on ne peut pas démentir l'expérience qu'on croit avoir par soi-même, du peu de plaisir que donne la lecture de ses ouvrages. Les plus indulgents infèrent de là que le goût des anciens était différent du nôtre : mais plusieurs ne passent pas plus avant et croient qu'Homère n'est plus un livre d'usage, et qu'il faut se contenter de dire, sur la foi des anciens, qu'il est beau, sans se mettre en peine d'en connaître les beautés. Ceux qui sont plus curieux, veulent découvrir ce que les anciens y ont admiré ; et sans s'arrêter à tout ce qui les a choqués d'abord, ils cherchent quelque chose au-delà.

J'ai été un de ces curieux, je vous l'avoue ; et sachant que la beauté des ouvrages antiques consiste pour l'ordinaire dans le dessein, et dans la composition de tout l'ouvrage, plutôt que dans les ornements de chaque partie, et que plus on remonte dans l'Antiquité, moins on trouve de ces ornements, j'ai cru qu'il fallait lire fort vite, un des poèmes d'Homère pour en avoir du plaisir ; et j'ai commencé par *l'Iliade*, parce que j'en comprenais moins le dessein, et que je n'y avais vu jusqu'alors qu'un amas confus de combats et de querelles d'hommes et de dieux, sans que j'en entendisse la suite. Suivant cette méthode, et passant par-dessus tout ce qui m'avait arrêté jusque-là, sitôt que j'ai été assez avancé pour voir l'intention de l'auteur, et la disposition de l'ouvrage, j'ai eu plus de satisfaction que je n'avais espéré, et voici ce que j'ai trouvé.

Un grand dessein, fort bien proportionné et fort bien conduit ; peu de matière, mais bien travaillée, c'est-à-dire, une action fort simple et fort courte, mais peinte fort exactement, fort adroitement ménagée, et accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent la faire paraître plus belle ; et tout cela expliqué avec une aisance et une honnêteté merveilleuse.

En effet, *l'Iliade*, comme vous le savez, n'a pour sujet qu'une très petite partie du siège de Troie ; savoir la querelle d'Achille et d'Agamemnon, dont l'un était le plus brave et l'autre, le plus puissant de toute l'armée ; et toutes les suites de cette querelle. On en voit d'abord la naissance ; l'injure qu'Agamemnon fait à Achille, et la retraite d'Achille ; on voit ensuite différents combats, où les Grecs ont du désavantage, quoi qu'ils semblent se soutenir et se relever de temps en temps : mais enfin ils sont battus, ils sont assiégés dans leur camp, et ils sont prêts d'abandonner le siège où ils s'étaient opiniâtrés depuis tant d'années. On va prier Achille de s'apaiser, on ne le peut fléchir. Les Grecs font un dernier effort pour résister encore un peu, mais leurs retranchements sont forcés, tous leurs chefs blessés, et on commence de mettre le feu à leurs vaisseaux. Voilà la dernière extrémité où ils pouvaient être poussés sans périr entièrement. Il est temps qu'Achille vienne au secours, il ne se rend pas néanmoins ; il permet seulement à Patrocle d'aller au combat ; il lui prête ses armes et ses troupes. Ce secours produit un grand effet ; les Troyens reculent, mais Patrocle est tué. Alors la douleur l'emporte sur la colère, Achille se réconcilie avec son ennemi pour venger la mort de son ami. Il sort, il donne sur les Troyens, il en fait un carnage horrible, ceux qui lui échappent se renferment dans leur ville : enfin, il tue Hector, le meurtrier de Patrocle et le plus brave des ennemis, et il exerce sa vengeance jusque sur son cadavre. Après cela, il fait des funérailles magnifiques à Patrocle et souffre qu'on rende les derniers devoirs à Hector : voilà toute *l'Iliade*.

(...) On peut voir aisément par ce qui a été dit que la lecture de *l'Iliade* doit donner tout le plaisir que donnent les plus beaux romans et les histoires les plus intéressantes, qui est de voir et d'espérer toujours quelque chose de nouveau. Le lecteur est en effet toujours en haleine depuis le commencement de ce poème jusqu'à la fin, et pourvu qu'il entende ce qu'il lit, il ne peut se reposer nulle part que malgré lui. Cela n'empêche pas qu'il n'ait du plaisir partout. Il voit des passions si naturellement exprimées, qu'il les sent en même temps ; et il voit des actions particulières peintes si exactement, qu'il

s'imaginer les avoir devant les yeux. Il n'y rencontre point ce qui nous ennueie ordinairement dans la lecture des romans et des poèmes modernes, cette multitude d'incidents et d'histoires, toute différentes, entassés les uns sur les autres, qui ne produisent que de la confusion dans l'esprit, qui chargent la mémoire inutilement, et qui déplaisent si fort à ceux qui veulent voir la fin, que souvent ils passent par-dessus pour courir après l'action principale.

Au contraire, dans Homère, vous ne voyez que des actions très simples et très courtes ; car *l'Iliade* ne contient pas deux mois de temps, quoi qu'il se passe quelquefois dix ou douze jours dont il n'est rien dit. (...)

Après avoir vu dans Homère ses beautés effectives et solides, dont il n'y a personne qui ne demeure d'accord, pourvu qu'il l'entende et qu'il le lise de suite, on pourrait excuser ce qu'on y trouve d'abord de choquant, et le pardonner à sa grande antiquité, et à la hardiesse qu'il a eue d'entreprendre, le premier, au moins que nous sachions, un ouvrage de cette nature : comme on ne laisserait pas d'estimer un bâtiment antique qui n'aurait point d'ornements, et qui serait même bâti de pierres brutes, pourvu que toute la masse fût d'une forme régulière et agréable, que la place fut bien ménagée, et que tout l'édifice fût très propre aux usages auxquels on l'aurait destiné.

Mais en examinant un peu mieux ces prétendus défauts d'Homère, on trouvera que la plupart sont des choses indifférentes, et qu'il y en a même qu'on doit compter pour des perfections. (...) Nous trouvons ridicule, par exemple, que des rois et de grands capitaines fassent leur cuisine eux-mêmes, que leurs mets les plus friands soient du bœuf, du mouton, du porc grillé sur des charbons ; que leurs richesses ne consistent qu'en bestiaux ; qu'ils se fassent des présents de chaudières, de trépieds et autre chose semblables.

Mais nous ne considérons pas qu'Homère vivait il y a près de trois mille ans, et que par tous les monuments qui nous restent de cette première antiquité, nous voyons que les hommes vivaient encore d'une manière fort simple et fort naturelle. Homère ne pouvait pas deviner comment vivaient ceux qui naîtraient trente siècles après lui ; et quand il l'aurait deviné, il devait plutôt s'accommoder aux mœurs de son temps. Peut-être même que si nous étions bien dégagés de nos préventions, nous trouverions qu'il est autant raisonnable que les hommes cherchent leur subsistance immédiatement par le travail de leur main que par tous les détours que

l'avarice et la mollesse ont fait inventer depuis plusieurs siècles ; et nous croirions que nous sommes plutôt nés pour cultiver la terre et pour nourrir du bétail que pour instruire des procès et pour chercher des emplois dans les finances.

Nous trouvons encore étrange qu'Homère fasse pleurer les héros, qu'il leur mette dans la bouche des injures lorsqu'ils sont en colère ; et cependant, nous voyons tous les jours des hommes, même les plus sages, en user ainsi quand la passion les emporte ; mais c'est que nous avons pris dans les romans, et dans les poèmes modernes, une fausse idée du héros, qui nous le représente comme un personnage sans passion, et sans aucune faiblesse humaine. Nous ne prenons pas garde que cette idée est une chimère, que les auteurs des derniers temps ont bâtie sur les idées des anciens philosophes, qui ont inventé de nouveaux systèmes de morale, et outré jusqu'à la raison même par l'imagination d'un faux merveilleux. Homère, qui n'avait point lu ces philosophes, s'est contenté de représenter la nature, et une nature franche, qui était encore fort peu altérée par la dissimulation et par tous les artifices que la suite des temps a fait naître.

Antoine-Robert PERELLE, *Remarques sur Homère*, 1728.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 632 mots en 100 mots $\pm$ 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **décompte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.